

Baudin, les articles funéraires

B. Bichon, Les Amis des Forges de Baudin, 2002

Bernard Bichon, professeur d'histoire et de géographie à Lons-le-Saunier et membre des Amis des Forges de Baudin, s'est attaché à dépouiller une partie du fonds des archives de la fonderie Baudin à Toulouse-le-Château et Sellières, fonds finalement déposé aux archives départementales du Jura en 2006. Mais dès 2002, il en tirait un document de synthèse de 107 pages détaillant les gammes de produits et le contexte de production et de diffusion des articles funéraires en fonte de Baudin. Ce rapport fournit de précieuses informations sur les commanditaires des produits achetés à Baudin, montrant l'importance du réseau jurassien des "industriels du fer" et des liens établis entre eux, comme aussi celle des liens entre ces industriels, défenseurs du catholicisme social, et les responsables du clergé local.

Rappelons que la fonderie de Baudin appartenait, à l'origine à Claude Jobez industriel de Morez (associée à Claude-Joseph Morel) qui, une quinzaine d'années plus tard, va acquérir le haut-fourneau de Rochejean dans le Doubs et développer, avec succès, les forges de Syam, celles-ci devenant un centre de réputation nationale en matière de fers laminés. Le gendre de Claude Jobez deviendra, en 1828, le propriétaire des installations de Baudin.

Jean MICHEL reprend ci-après quelques extraits du document de Bernard Bichon.

Introduction

L'usine métallurgique de Baudin, établie en 1794, prend tout d'abord la forme d'un haut-fourneau. Il ne produit pas seulement de la fonte brute, mais aussi des articles de fonderie. Toutefois, coulés sur le chantier, au pied du haut-fourneau, ils sont, à l'origine, peu élaborés: poids d'horloge, platines (plaques de cheminées), pièces de mécanique, saumons de lest ...

C'est au début des années 1820 qu'on établit un bon atelier de fonderie permettant la production d'objets plus fins et plus complexes. Ainsi l'usine peut diversifier considérablement ses productions et, notamment, s'engager dans une ornementation plus élaborée que celle qui, par exemple, décorait les plaques de cheminées.

Parmi ces nouvelles marchandises, les articles pour cimetières : tombes, croix, inscriptions funéraires ... C'est, pour l'époque, une novation : la fonte de fer est proposée à la clientèle en substitution de la pierre ou du bois et concourt, de son côté, à habiller des sépultures restées longtemps très sobres, du moins pour la grande majorité d'entre elles.

L'ouvrage de Bernard Bichon présente et détaille ensuite un certain nombre de ces productions, d'après les archives de l'usine et d'après leur relevé in situ (dans les cimetières notamment).

La nature des sources ne nous permet pas un inventaire de tout ce qu'a produit Baudin : les livres de l'usine sont peu nombreux à nous être parvenus avant 1830 et, même à partir de cette date, de nombreuses lacunes grèvent la documentation ; par exemple, il ne nous reste pas grand chose des lettres adressées par les clients à l'usine pour les années 1860 ou 1870 ... D'autre part, l'intérêt des sources varie selon les époques, ainsi les livres des expéditions, conservés depuis 1823, cessent en 1843, et jusque dans les années 1860, de donner systématiquement la nature des produits sortant de l'usine ; parfois ils en consignent le prix, parfois non... Enfin, le volume documentaire [*des archives*] disponible,

de 4 à 5 m³, ne peut être dépouillé en totalité. Toutefois, ce qui a été découvert témoigne de manière significative de ce que furent les articles Baudin pour cimetières.

On fera souvent référence au catalogue "*Tombes d'autrefois*" publié en 1997 par la Société d'Emulation du Jura (SEJ) pour accompagner une exposition sur le sujet et dont cet opuscule souhaite être le complément. Dans "*Tombes d'autrefois*", le numéro des photographies permet de les retrouver facilement, une dizaine de clichés y ayant trait aux productions de Baudin.

Un état des modèles en bois conservés à l'usine, à la date du 14 février 1842, donne l'énumération de plusieurs articles intéressants.

- 7 colonnes pour édifices publics simples ou avec ornements ;
- 12 colonnes et balustres ;
- 8 grilles d'entourage de tombeaux et autres ;
- 4 tombes avec ornements funèbres [*dalles funéraires*] ;
- 1 urne voilée ;
- 3 croix de cimetière avec médaillon.

Par ailleurs, le 31 décembre 1830, l'inventaire annuel de l'usine énumérait, parmi les matrices en étain un modèle de tombe avec 233 lettres en étain, pour composer les inscriptions, et un modèle de croix, le tout encore ignoré en 1829. En 1837, un deuxième modèle de tombe "avec lettres en étain" apparaît à l'inventaire.

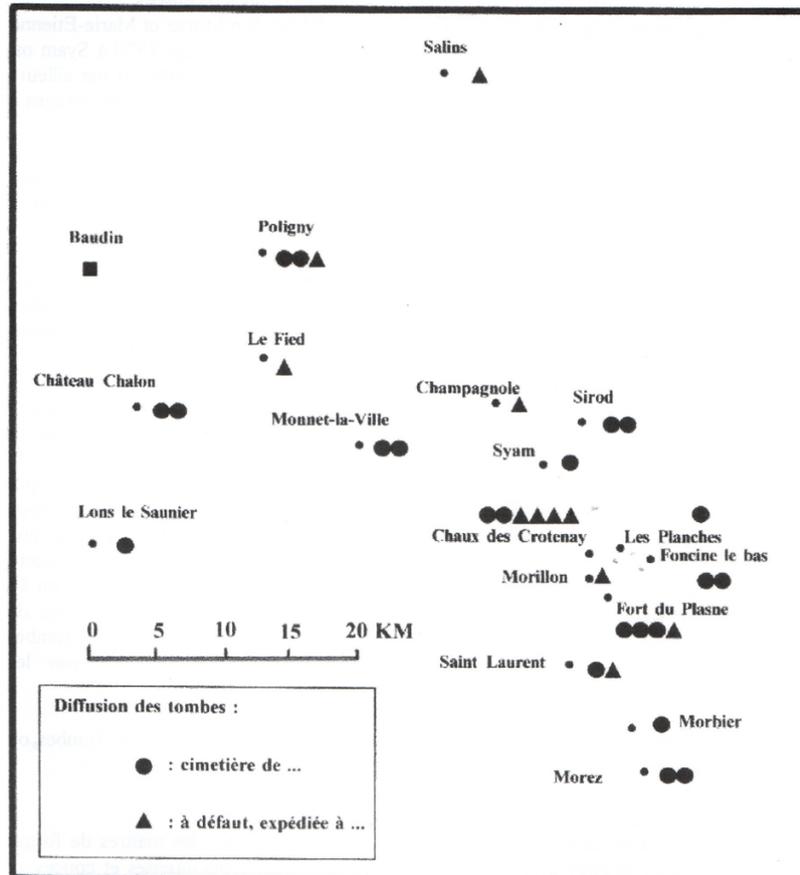
Tombes [*dalles funéraires*] en fonte moulée

*L'ouvrage de Bernard Bichon commence par décrire très minutieusement 33 tombes [*dalles funéraires*] en fonte avec inscriptions, couvrant une période allant de 1826 à 1907. Sont précisés les commanditaires ou acheteurs, les sépultures concernées et les lieux d'inhumation, le poids des tombes ou plaques... Ces commandes témoignent d'un regroupement de celles-ci dans une zone en amande allant de Poligny à Morez (la zone d'influence des familles Jobez et Monnier et des autres maîtres de forges plus ou moins associés).*

C'est donc un peu plus d'une trentaine de tombes qui vient d'être énumérée. Compte-tenu de la documentation dont nous disposons, on peut estimer le nombre total des tombes coulées à Baudin inférieure à la cinquantaine : vraisemblablement une quarantaine. C'est dans les deuxième et troisième quart du XIX^e siècle qu'on en vend le plus. De 1873 à 1894 les livres d'expédition, pourtant complets, n'en voient pas partir. Fin XIX^e, début XX^e, un petit regain avec une demi-douzaine d'envois. La baisse des prix intervenue dans le dernier quart du siècle ne paraît pas avoir gagné beaucoup de clients.

L'aire de plus dense diffusion est exiguë : c'est une amande dont la silhouette est dessinée par deux courbes passant par Morez, Foncine, Sirod, Champagnole, et Champagnole, Saint-Laurent, Morez : on y expédie 23 des 33 tombes recensées. C'est là que résident les maîtres de forges : Claude Jobez vit à Morez et Marie-Etienne Monnier, avant de se fixer définitivement à Poligny, habite dans les années 1820 à Syam où il exploite, associé à son beau-père et à son beau-frère, les forges. Sa famille est par ailleurs originaire des Planches où il est né, et il possède des domaines importants dans ces parages à Champagnole, à Foncine, à Chapelle-des-Bois, à Bonlieu...

Par ailleurs, c'est dans la partie montagnarde du département que Baudin vend le plus. Et l'on y voit régulièrement passer les convois qui diffusent les marchandises de l'usine dans le pays de Gex ou la Suisse romande, où la clientèle est considérable aussi.



Deux cimetières paraissent avoir été particulièrement pourvus : Fort-du-Plasne, où deux dalles subsistent, et la Chau-des-Crotenay, où il n’y en a plus une seule de Baudin, mais où l’on voit encore une tombe en fonte signée “G Antoine, fondeur à Lons-le-Saunier”. Dans cette aire montagnarde où l’on expédie beaucoup de tombes, la métallurgie, petite ou grande, est au XIX^e siècle fortement présente. Or, sur le plan social, les familles exerçant des métiers liés au fer sont nombreuses dans la clientèle : 9 au moins, maîtres de forges, horlogers, marchands de fer. La tombe des Thouverez de Fort-du-Plasne exprime, par les attributs du forgeron qu’ils y ont fait représenter, comme par l’une de ses inscriptions rappelant la création d’une forge, la fierté des gens du fer. A Monnet-la-Ville, bien que n’exploitant plus les forges de Pont-du-Navoy depuis quelques années, les Olivier persistent à choisir des tombes en fonte dans les années 1850, selon la tradition de celles qui, 20 ou 30 ans plus tôt, revêtirent les dépouilles d’une famille qui, avant même les propriétaires de Baudin, avaient innové en la matière. On aimerait aussi savoir si les trois ou quatre tombes expédiées aux Girod de la Chau-des-Crotenay furent employées pour pourvoir les sépultures de cette famille du fer. On a vu qu’il y a présomption pour une ou deux. Recoupant cette catégorie, les propriétaires de Baudin et leur famille : six tombes, ou huit, si l’on comprend les lointains cousins Monnier-Jeunet de Sirod. Vraisemblablement dans bien des cas gagnés par la réputation des maîtres de forges Monnier, catholiques fervents ayant noué avec le clergé des relations intenses et concevant leur rôle de patrons selon les critères du catholicisme social, les gens d’église figurent nombreux, soit comme pourvus d’une sépulture en fonte de Baudin : quatre : soit comme clients assumant son paiement, ou comme intermédiaires : cinq ou six cas, dont trois pour une tombe de prêtre.

...

Croix en fonte moulée

Si les dalles funéraires ou tombes en fonte moulée semblent relever d'une approche encore artisanale, avec insertion d'inscriptions à façon selon les exigences des commanditaires, la production de croix en fonte s'oriente plus nettement vers une démarche plus industrielle, devenant répétitive, basée sur un "catalogue" de produits. Les croix en fonte moulée produites par Baudin sont de type monobloc (pièce moulée unique) contrairement aux croix produites et commercialisées en parallèle par la fonderie St-Ève Aîné de Besançon, dont de grandes croix de mission à structure en fer et remplissage avec des motifs décoratifs moulés, interchangeables.

Les inventaires annuels de l'usine [Baudin] relèvent la présence, le 31 décembre 1830, d'une nouveauté parmi les matrices en étain : une croix... Jusqu'en 1842, les livres d'expédition donnent la nature des produits qui sortent de l'usine. En 1834 et 1835, on expédie à Dole des pièces pour croix mais, si l'on en juge par le poids, on peut penser qu'il s'agit de composer une croix monumentale... En revanche, à partir de 1839, on expédie des croix qui peuvent pourvoir des sépultures. Bien entendu, on ignore à quel usage elles sont destinées. On peut les employer ailleurs qu'au cimetière. Par exemple, la croix figurant au catalogue de 1863 sous le numéro 13 surmonte encore aujourd'hui l'oratoire de la tuilerie à Bersaillin et le puits du presbytère de Chaumergy ; la croix n°11 est employée à la Chaux-en-Bresse comme croix de chemin ; même usage pour la N° 2, aux Planches-en-Montagne. Toutefois, c'est comme croix funéraire qu'on emploie le plus souvent celles qu'on achète à Baudin. Beaucoup de cimetières en sont d'ailleurs encore pourvus aujourd'hui.

Le 30 janvier 1839, on envoie à la veuve Sébile, à Arbois, une croix de 40 kilos. Le 6 décembre, une autre de même poids à Godin de Sellières. Le 8 janvier 1840, Emmanuel Grandvaux, de Frontenay, reçoit une croix de 14 kilos. Le 13 juillet 1841, le meunier de Baudin, Emonin, achète une croix de 40 kilos, avec inscription ; comme, le 13 décembre de la même année, Joseph Magdelaine de Vaudrey. En 1842, Morel de Sellières, qui revend régulièrement des produits de la fonderie de Baudin, prend, le 13 avril, une croix de 12 kilos et, le 26 août, une croix de 20 Kilos. La fonte est généralement brute ou, plus rarement, vernie. Ainsi le 22 octobre 1895, le quincaillier Verney de Sellières reçoit une "croix vernie" de 12 kilos, pour 4,70 F.

On a vu qu'en cette année 1842 on compte parmi les modèles en bois 3 croix, la matrice de croix en étain figurant toujours à l'inventaire du 31 décembre. La gamme disponible s'étend considérablement au début des années 1850. Au 31 décembre 1851, l'inventaire annuel compte 4 croix dans les modèles en fonte. Deux ans plus tard, le 31 décembre 1853, on en compte 13 : à ces quatre (trois sont désignés comme croix "Baudin", une petite, une moyenne et une grande ; la quatrième est une petite croix Baudin, sans pied qui paraît être dite "à épines") s'ajoute "1 croix Voiteur", "1 croix Baudin à lierre avec pied" et 7 croix "Rogeat" N°1, 2, 3, 4, 6, 14, et 15, du nom de cette maison lyonnaise qui constitue depuis la fin des années 1840 un gros client de l'usine.

Et, effectivement, les expéditions spécifient parfois que les croix vendues sont des modèles "Rogeat". Dans une lettre du 26 avril 1853, le directeur de l'usine écrivait à la maison Rogeat : "Veuillez bien m'envoyer, au prochain voyage de Gouget 46, 2 ou 3 de vos lithographies de croix pour les placer dans mes magasins de Lons-le-Saunier 47, je vous serai obligé. N'oubliez pas de m'envoyer une croix n°1 dès que vous en aurez".

Le catalogue de Baudin pour 1863, réédité tel quel en 1872, donne le dessin de 13 modèles de croix, pesant de 3 à 55 kilos. Celui qui paraît s'être le mieux vendu y figure sous le numéro 6. On le repère encore aujourd'hui dans de nombreux cimetières 48. Le catalogue de la société d'émulation du Jura le présente, tel que saisi à Courbouzon, à droite du monument en pierre qui fait l'objet de la prise de vue.

...

Le rythme de diffusion des croix correspond en partie à celui qui caractérise la vente des tombes. Il démarre toutefois un peu plus tardivement et, pour un produit plus banal et moins cher que les tombes, marque un temps plus fort au moment de la plus grande diffusion : le troisième quart du XIX^e siècle, 1875 étant une des dernières bonnes années de vente. Par la suite, les expéditions se font rares. Le style ornemental, très marqué par la profusion du "Napoléon III", est aussi de son côté caractéristique.

Conclusion

Le document de Bernard Bichon présente aussi d'autres créations de Baudin : plaques funéraires, plaques à inscriptions, urnes, entourages de tombes... sans oublier plusieurs modèles de Christ ou de Vierge.

À travers ce document très détaillé de Bernard Bichon, on peut cerner l'évolution de la fonderie de Baudin. Si, à la fin du XVIII^e siècle, la fonderie se contente de produire des produits de fonte à faible valeur ajoutée, elle commence à enrichir sa gamme de produits novateurs (notamment en matière d'articles funéraires) dans les années 1820. La production va tripler en volume, entre 1825 et 1860, date à laquelle la fonderie de Baudin sera au sommet de son développement.

Les produits pour cimetière témoignent, somme toute, de manière significative de l'histoire de l'usine. Ils sont créés en un temps où le haut-fourneau voit ses activités relayées par le développement de la fonderie. C'est au milieu du XIX^e siècle que celle-ci jette sur le marché le plus gros volume de marchandises : les produits de fonderie énumérés dans les livres d'expédition passent d'à peine plus de 300 tonnes en 1825, à presque 700 en 1845 et un peu plus de 956 en 1860 avec, à cette date, un chiffre d'affaires de près de 360 000 F. C'est à cette époque que l'usine propose et distribue les marchandises les plus diverses et, notamment, ses "ornements" : balustres pour appuis de communion et balcons, piques pour grilles, appuis de fenêtre, pièces pour fontaines dont mascarons, pommes de pin, cygne et lion en ronde bosse ; statues de vierges en trois modèles, dont un monumental Christ... C'est l'apogée : les effectifs ouvriers internes dépassent la centaine ; Baudin, où ne vivent que gens dépendant de l'usine, est peuplé d'environ 300 personnes vers 1860 ; la chapelle néogothique est construite en 1853-1854 et le château en 1858-1859.

Les catalogues des diverses fonderies qui nous sont parvenus témoignent de la richesse de l'offre, en ce temps où le développement industriel fait de la fonte de fer un produit en vogue. Voir pages suivantes les produits pour cimetières de la fonderie Saint-Ève de Besançon, d'après un catalogue du milieu du XIX^e siècle. D'ailleurs, il est parfois difficile de rendre à chaque fonderie ses œuvres : [difficile de dire], de ces deux croix, laquelle est de Baudin, laquelle est de Tusey? ...

A la fin du XIX^e siècle l'usine amorce son déclin et, si la gamme en principe disponible est encore tout aussi ample, les ventes se recentrent sur les appareils de chauffage et les pièces de mécanique, produits depuis longtemps dominants, mais que n'accompagnent désormais plus guère les pièces ornementales.